

## ANNEXE 1 : LA VOIE MYSTIQUE SELON GREGOIRE DE NYSSE

Ayant passé un certain temps dans ce genre de vie, nous dit l'histoire, il eut une apparition de Dieu merveilleuse. En plein midi une lumière plus brillante que celle du soleil resplendit à ses yeux. Étonné de cette étrange vision, il leva les yeux vers la montagne et vit un buisson d'où la lumière jaillissait comme une flamme. Les branches du buisson restaient fraîches dans la flamme comme sous une rosée. Il se dit à lui-même : Allons voir ce spectacle grandiose. Mais à peine avait-il dit cela que le miracle du Buisson n'affecta plus seulement ses yeux, mais ce qui est le plus étonnant, les rayons de la lumière se mirent à briller aussi à ses oreilles. En effet la beauté de la lumière se distribuait à l'un et l'autre sens, illuminant les yeux par le miroitement des rayons et éclairant les oreilles par des enseignements incorruptibles. La **voix de la lumière** empêcha Moïse de s'approcher de la montagne, alourdi par des chaussures mortes. Mais, quand il eut défait ses pieds des chaussures, il put toucher la terre qui était dans le champ de la lumière. (*La vie de Moïse*, 1, 20).

L'histoire rapporte alors de Moïse ce fait très extraordinaire qui, dédoublant son activité, d'une part par la voix et par la parole il exhortait les Israélites et les invitait à garder bon espoir, cependant qu'intérieurement dans son cœur il présentait à Dieu sa supplication pour ceux qui étaient dans la détresse et était instruit par le conseil d'En-Haut sur la manière d'échapper au danger. Dieu lui-même, dit l'histoire, prêtait l'oreille à son **cri silencieux**. (1, 29)

Une nuée conduisait le peuple par l'effet de puissance divine. Ce n'était pas une nuée de nature ordinaire. En effet elle n'était pas formée de vapeurs ou d'exhalaisons résultant de l'épaississement de l'air par les vapeurs à cause de leur nature humide et de sa compression par le vent, mais elle était quelque chose de plus grand et **qui dépassait l'entendement humain**. Cette nuée, l'Écriture en rend témoignage, avait la propriété merveilleuse, quand l'éclat des rayons du soleil devenait brûlant, de constituer un écran pour le peuple, donnant de l'ombre à ceux qui étaient en-dessous et humectant d'une légère rosée l'air embrasé, et, pendant la nuit, de devenir un feu, conduisant les Israélites avec son propre éclat comme avec une torche, du soir au matin. (1, 30).

C'est à ce moment que Moïse fut pour eux le guide d'une initiation plus mystérieuse, la puissance divine elle-même, par des merveilles qui dépassent le discours, initiant à la fois le peuple et son guide. Cette mystagogie s'accomplit de cette manière. Le peuple fut d'abord averti de se garder de toute souillure tant du corps que de l'âme et de se purifier par des ablutions ; plus particulièrement il devait s'abstenir du mariage un nombre donné de jours : ainsi, purifié de toute disposition sensible et corporelle, il aborderait, libre de passions, la montagne, pour y être initié. Le nom de cette montagne était le Sinaï. Elle n'ouvrait son accès en cette circonstance qu'aux seuls êtres doués de raison et parmi eux seulement aux hommes et parmi ceux-ci à nouveau à ceux qui étaient purifiés de tout miasme. Grande vigilance était prise pour qu'aucun être sans raison ne montât sur la montagne. Et si la chose arrivait, le peuple lapidait tout être de nature irrationnelle qui se montrait près la montagne. (1, 42)

Après cela, la pure transparence de l'atmosphère, jusque-là lumineuse, s'obscurcit et devint ténébreuse, si bien que la montagne était invisible, environnée par une nuée tout autour. Une fournaise apparaissait dans la nuée et rendait le spectacle terrifiant. Elle s'étendait sur toute la surface de la montagne, en sorte que tout ce qui se trouvait pris dans ce cercle mouvant de feu était rempli de fumée. Moïse guidait le peuple dans l'ascension. Lui-même n'était pas sans crainte devant le spectacle ; son âme était saisie de terreur et son corps tremblait d'effroi. L'émotion de son âme n'échappait pas aux Israélites, et lui-même reconnaissait qu'il était effrayé de ce qui se voyait et que son corps n'était pas sans trembler. (1, 43).

Le spectacle ne jetait pas seulement l'âme dans l'effroi en pénétrant par les yeux, mais il répandait aussi la crainte par les oreilles. Le fracas d'une voix venue d'en-haut se répandait en effet de façon terrible sur toute la région. Sa première atteinte était déjà pénible et intolérable à toute oreille : sa sonorité ressemblait à celle des trompes, mais elle surpassait par sa terrible intensité tout ce qui existe en ce genre. En s'approchant elle devenait plus terrifiante encore, augmentant d'intensité de façon de plus en plus effrayante. Cette voix était articulée, l'air par la puissance de Dieu articulant la parole sans organes phonétiques. Et cette parole n'était pas prononcée vainement, mais elle promulgait les ordonnances divines. La voix, en progressant, augmentait d'intensité et la trompe se dépassait elle-même, les sons antérieurs étant toujours surpassés par ceux qui leur succédaient. (1, 44).

Le peuple tout entier était incapable de supporter ce qui se voyait et s'entendait. C'est pourquoi ils adressèrent en commun la demande à Moïse de se faire le médiateur de la Loi, affirmant qu'ils ne mettraient pas en doute que tout ce qu'il ordonnerait selon l'enseignement reçu d'En-Haut serait ordonnance de Dieu. Tous donc étant redescendus au pied de la montagne, Moïse resta seul, montrant en lui le contraire de ce qu'on aurait attendu. En effet alors qu'en général les autres affrontent mieux le danger s'ils le partagent avec quelqu'un, lui prit plus d'assurance une fois isolé de ceux qui l'accompagnaient, manifestant par là qu'il n'avait pas éprouvé pour lui-même la crainte dont il avait été saisi au début, mais qu'il n'avait senti cela que par compassion pour ceux qui en étaient frappés. Aussi une fois réduit à lui-même et débarrassé comme d'un poids de la timidité de la foule, il affronta la nuée elle-même et pénétra dans les réalités invisibles, lui-même se déroband à la vue. Ayant pénétré en effet dans le sanctuaire de la divine mystagogie, il y entra en contact avec l'invisible, disparaissant à la vue, enseignant, je pense, par-là, que celui qui veut s'approcher de Dieu doit quitter tout le visible et ayant élevé son esprit vers l'invisible et l'incompréhensible, comme sur le sommet d'une montagne, croire que le divin demeure là où il n'atteint plus la saisie de l'intelligence. (1, 46)

Parvenu là, il reçoit les ordonnances divines. Elles consistaient en un enseignement relatif à la vertu, dont le premier était la vénération et la vraie façon de penser relativement à la Divine Nature, à savoir qu'elle transcende toute notion cognoscitive et toute représentation, étant différente de tout ce qui est connaissable. Il reçoit en effet l'ordre de ne considérer aucune des choses saisies par l'esprit dans ses pensées sur Dieu et de n'assimiler à rien de ce qui est connu par concept la nature qui transcende l'Univers, mais de croire à son existence laissant sans le rechercher, comme inaccessible, tout ce qui concerne la qualité, la quantité, le mode et l'origine. (1, 47)

Après que, environné de la nuée invisible, Moïse eût été instruit de ces choses et d'autres semblables par l'enseignement ineffable de Dieu, étant devenu plus grand que lui-même par l'acquisition des doctrines secrètes, alors à nouveau, émergeant de la nuée, il descendit vers son peuple, pour lui faire part des merveilles qui lui avaient été montrées dans la théophanie, lui remettre les lois et établir pour lui le Temple et le sacerdoce selon le modèle à lui montré sur la montagne. Il tenait aussi dans ses mains les tables saintes, qui étaient une invention et un don divin et n'avaient demandé aucune coopération humaine pour être faites. Mais aussi bien la matière que les caractères inscrits sur elle étaient également l'un et l'autre œuvres de Dieu. (1, 56-57)

Mais le peuple fit obstacle à la grâce, s'étant détourné vers l'idolâtrie avant d'entendre le Législateur. (1, 58)

Mais que signifient [...] l'entrée de Moïse dans la ténèbre et la vision que dans celle-ci il eut de Dieu ? Le récit présent semble en effet quelque peu en contradiction avec la théophanie du début ; alors c'était dans la lumière, maintenant c'est dans la ténèbre que Dieu apparaît. Ne pensons pas cependant que ceci soit en désaccord avec la suite normale des réalités spirituelles que nous considérons. Le texte nous enseigne par là que la connaissance (gnose) religieuse est d'abord lumière quand elle commence à apparaître : en effet elle s'oppose à l'impiété, qui est ténèbre, et les ténèbres se dissipent par la jouissance de la lumière. Mais plus l'esprit, dans sa marche en avant, parvient, par une application toujours plus grande et plus parfaite, à comprendre ce qu'est la connaissance des réalités et s'approche davantage de la contemplation, plus il voit que la nature divine est invisible. Ayant laissé toutes les apparences, non seulement ce que perçoivent les sens, mais ce que l'intelligence croit voir, il va toujours plus à l'intérieur jusqu'à ce qu'il pénètre, par l'effort de l'esprit, jusqu'à l'Invisible et à l'Inconnaissable et que là il voie Dieu. La vraie connaissance de celui qu'il cherche, en effet, et sa vraie vision consistent à voir qu'il est invisible, parce que celui qu'il cherche transcende toute connaissance, séparé de toute part par son incompréhensibilité comme par une ténèbre. C'est pourquoi Jean le mystique, qui a pénétré dans cette **ténèbre lumineuse**, dit que « personne n'a jamais vu Dieu », définissant par cette négation que la connaissance de l'essence divine est inaccessible non seulement aux hommes, mais à toute nature intellectuelle. Donc, lorsque Moïse a progressé dans la gnose, il déclare qu'il voit Dieu dans la ténèbre, c'est-à-dire qu'il connaît que la divinité est essentiellement ce qui transcende toute gnose et qui échappe aux prises de l'esprit. « Moïse entre dans la ténèbre où Dieu se trouvait » dit l'histoire. Quel Dieu ? « Celui qui a fait de l'obscurité sa retraite », comme dit David, lui aussi initié dans ce même sanctuaire secret aux mystères cachés. (2, 162-164)

La demande audacieuse de l'âme qui monte la Montagne du désir, c'est de ne pas jouir de la Beauté par des miroirs et des reflets, mais face à face. La voix divine accorde ce qui est demandé par les choses qu'elle refuse, offrant en peu de mots un abîme immense de pensée : la munificence de Dieu lui accorde l'accomplissement de son désir ; mais en même temps elle ne lui promet pas le repos ou la satiété. Et en effet, il ne se serait pas montré lui-même à son serviteur si cette vue avait été telle qu'elle eut arrêté le désir du voyant. Car c'est en cela que consiste la véritable vision de Dieu, dans le fait que celui qui lève les yeux vers Lui ne cesse jamais de le désirer. C'est pourquoi il dit : « Tu ne pourras voir mon visage sans mourir ». L'Écriture nous dit cela non en ce sens que cette vue puisse devenir cause de

mort pour ceux qui en jouiraient. Comment en effet le visage de la Vie serait-il jamais cause de mort pour ceux qui s'en approchent ? Mais l'Être divin étant vivifiant par essence, et d'autre part le caractère distinctif de la nature divine étant d'être au-dessus de toute détermination, celui qui pense que Dieu est quelque chose de déterminé, passe à côté de celui qui est l'Être par essence, pour saisir ce que l'activité subjective de l'esprit prend pour de l'être, et n'a pas la vie. Car la Vie véritable c'est celui qui est par essence. Or cet être est inaccessible à la connaissance. Si donc la Nature vivifiante transcende la connaissance, ce qui est saisi par l'esprit n'est aucunement la Vie. Or ce qui n'est pas vie n'est pas apte à communiquer la vie. Donc ce qu'il désire s'accomplit pour Moïse par là même que son désir demeure inassouvi. Il apprend en effet par les paroles qui lui sont dites que le divin, selon sa propre nature, est infini, n'étant circonscrit par aucune limite. [...] Aussi tout le désir du Beau qui entraîne à cette ascension ne cesse jamais de se tendre à mesure qu'il avance dans sa course vers le Beau. Et c'est là réellement voir Dieu que de ne jamais trouver de satiété à ce désir. Mais il faut, toujours tourné vers Lui, être enflammé du désir de voir davantage par ce qu'il est déjà possible de voir. Et ainsi nulle limite ne saurait interrompre le progrès de la montée vers Dieu, puisque d'un côté le Beau n'a pas de borne et que de l'autre la croissance du désir tendu vers Lui ne saurait être arrêtée par aucune satiété. (2, 231-239)